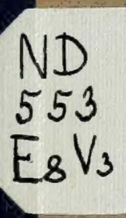
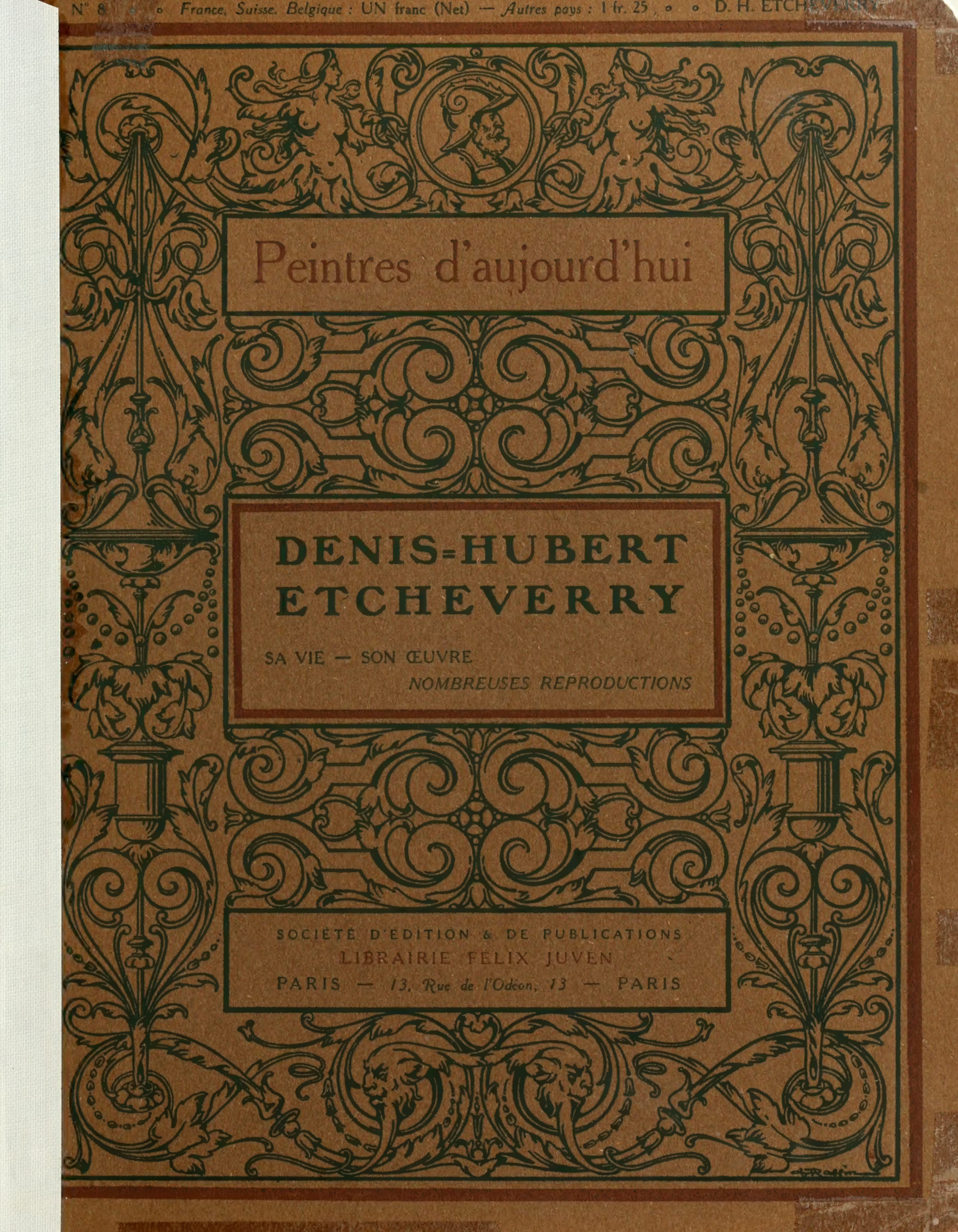
Etcheverry, Denis Hubert
Denis Hubert Etcheverry







Peintres d'aujourd'hui

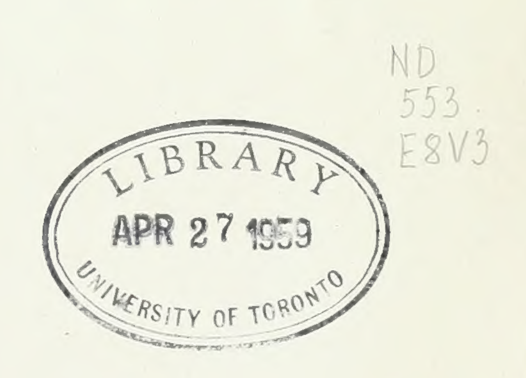
DENIS-HUBERT ETCHEVERRY

SA VIE — SON ŒUVRE

NOMBREUSES REPRODUCTIONS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION & DE PUBLICATIONS
LIBRAIRIE FÉLIX JUVEN
PARIS — 13, Rue de l'Odéon, 13 — PARIS

DENIS ETCHEVERRY





Denis Etcheverry

PORTRAIT D'ETCHEVERRY
PAR PASCAU ○ ○ ○ ○ ○



Phot. Vizzavona

SCÈNE DE PLAGE — ESQUISSE

Denis-Hubert Etcheverry

La famille Etcheverry habitait à Bayonne, la rue Lagréou, dans ce vieux quartier des Basques qui ne se développe guère, resserré qu'il est entre la rue d'Espagne et les fortifications, près de la Nive.

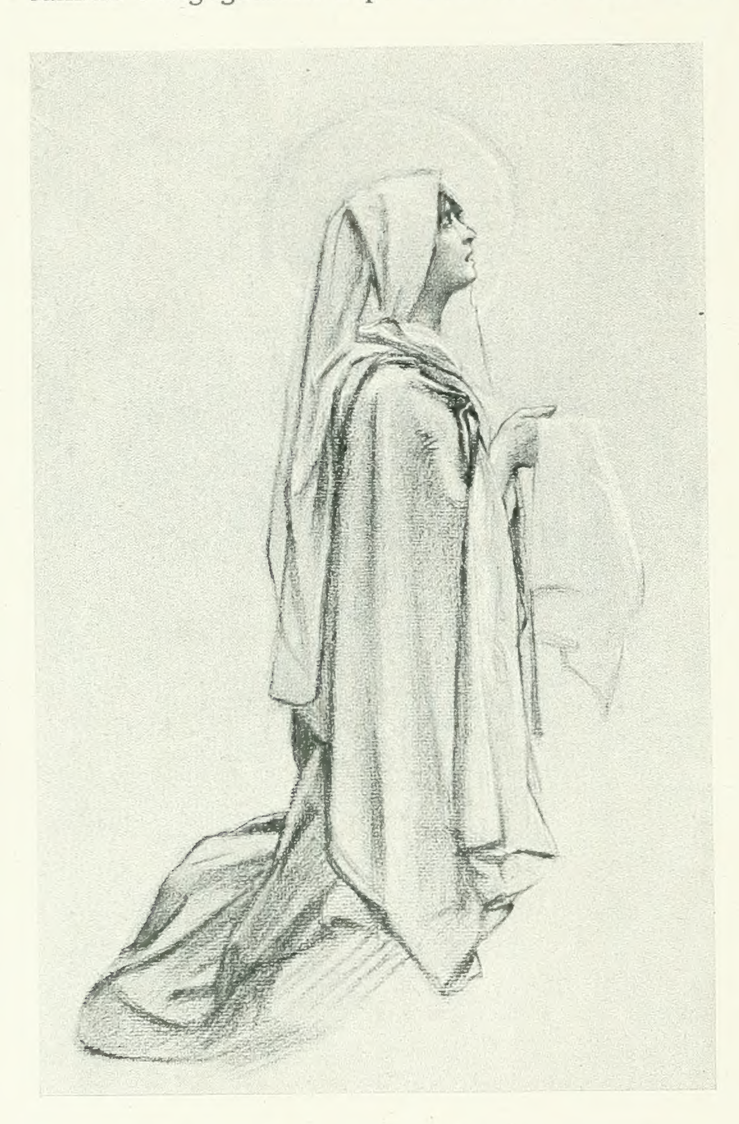
C'est là que naquit, le 21 septembre 1867, Denis-Hubert Etcheverry. Ses yeux, en s'ouvrant, se fixèrent sur de hautes maisons aux volets bariolés de vert, de rouge ou de bleu ; son sommeil de nouveau-né fut souvent troublé par les cahots tintinnabulants des diligences qui, venant d'Espagne, se hâtaient vers les hôtelleries proches.

Mais c'est dans le quartier Saint-Esprit, sur la rive droite de l'Adour, que le futur artiste grandit et habita jusqu'à sa vingtième année.

La peinture n'était pas précisément de tradition dans cette humble famille basque. Etcheverry lui-même n'osait élever son ambition jusque-là. Tout enfant, et n'ayant plus que sa mère qui gagnait de maigres journées à border

des souliers, il se préoccupait même de choisir un métier vite appris et rapportant vite.

En attendant, il était élève dans l'institution dirigée par M. Minville, et comme il montrait quelques dispositions pour le dessin, des amis de sa famille l'engageaient à persévérer. Il suivit donc les cours du soir de l'École Julien, ainsi appelée du nom de son fondateur, un Bayonnais bien connu de ceux qui ont dessiné d'après le modèle lithographique, et dont le fils est aujourd'hui professeur de perspective à l'École nationale des Beaux-Arts: M. Achille Zo en était alors le directeur.



ÉTUDE POUR LA " COMMUNION DE LA VIERGE "

Achille Zo était une de ces figures d'artistes, imprégnés du romantisme de leur temps et fermement amoureux de leur art.

Jadis, contrarié dans sa vocation, il s'était enfui de Bayonne et avait fait à pied le voyage de Bordeaux. Il avait brossé des décors de théâtre avant de se rendre à Paris où, durant une année, il avait suivi les leçons de Couture ; puis, l'Espagne des Maures le tentant, il avait — à pied toujours — couru les routes de Séville à Cordoue, de Malaga à Grenade et à Cadix, travaillant sans cesse et envoyant des tableaux au Salon où ils étaient accueillis avec faveur.

Revenu dans sa ville natale, après la Commune, il était devenu directeur de son école de dessin, avant de fonder, en 1873, le Musée.

Il aimait passionnément la peinture pour elle-même. Le beau morceau avait pour lui un invincible attrait ; et cette conviction fut sienne toute la vie.

Il fit de son fils, Henri-A. Zo, un peintre : auparavant, il avait préparé quelques élèves, parmi lesquels il convient de citer *Foubert, Eugène Pascau, Georges Bergès.*

Et il avait découvert Etcheverry.

Achille Zo est mort, voici quelques années, après avoir dirigé l'École des Beaux-Arts de Bordeaux.



Phot. Vizzavona

ESPAGNOLE AU MARCHÉ DE LÉON

Etcheverry était, en cette année 1879, un enfant un peu timide, un peu soucieux, mûri avant son heure. Il voulait, à ce moment, apprendre le métier d'écrivain lithographe, et il acceptait sa situation avec cette résignation un peu hautaine des Basques.

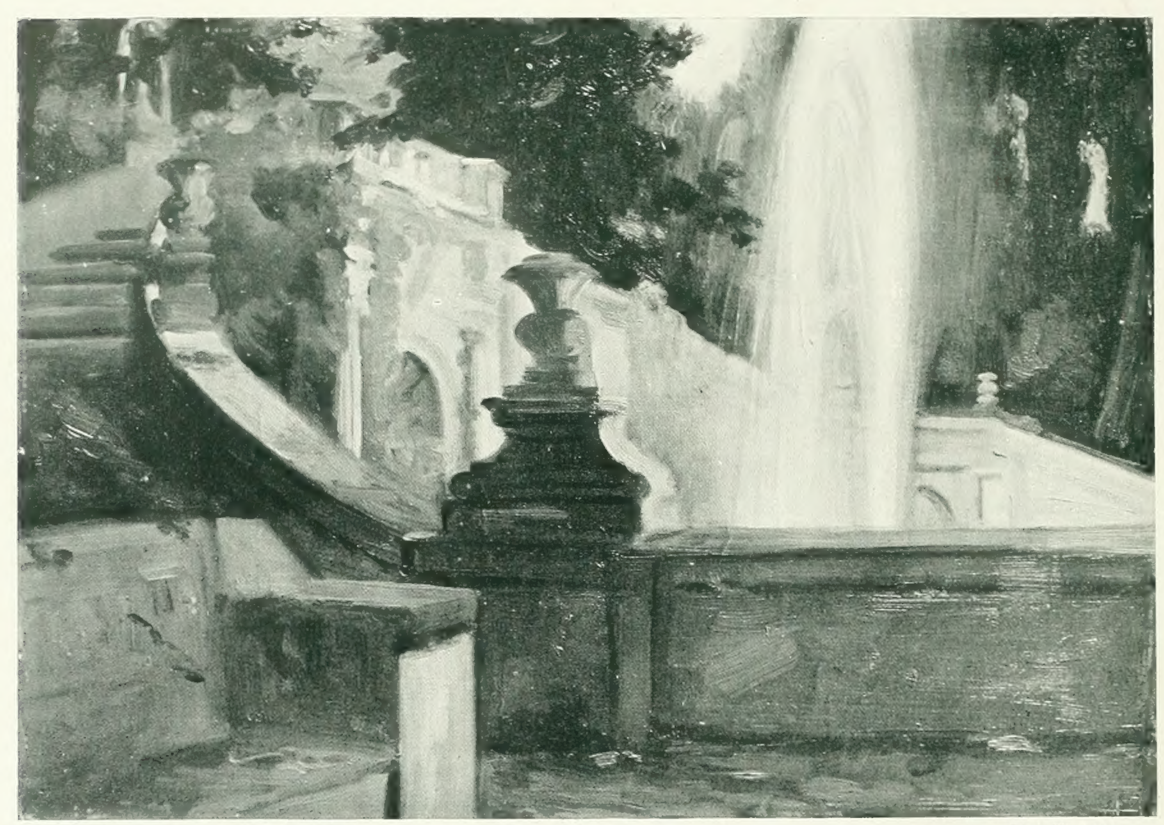
Chaque soir, il se rendait donc à l'Ecole Julien, et là s'initiait aux mystères redoutables de la bosse et du modèle en plâtre.

Bayonne avait alors, et a encore, fort heureusement, son grand peintre Bonnat qui, né en 1833, devait entrer à l'Institut en 1880.

Mais tant de gloire passée ne pouvait nuire au rayonnement de celles à venir. Au contraire ! Les Bayonnais, mis en goût, cherchaient maintenant de nouveaux titres de fiertés locales. Et Achille Zo n'était pas le moins âpre à la découverte ; Bayonne étant devenu, selon lui, un des fiefs de la peinture, il suivait avec avidité les travaux des élèves qui lui étaient confiés. C'est ainsi qu'il fut amené à s'intéresser au jeune Etcheverry ; ses progrès rapides l'étonnèrent : il interrogea l'enfant ; dans les réponses qu'il lui fit, il crut discerner les marques d'un tempérament et d'une volonté : alors le directeur n'hésita plus.

— Tu seras peintre, lui dit-il.

Chose grave ! La maman Etcheverry, qu'épuisait chaque jour un peu le labeur ingrat qui les faisait vivre si péniblement, souriait déjà au jour où un peu d'aide lui viendrait de son petit. Le sacrifice qu'on exigeait d'elle était énorme, surtout qu'elle ne comprenait pas très bien où on voulait en arriver. Mais M. Zo, qui tenait à son idée, lui dit qu'il s'agissait de l'avenir de son enfant, de sa gloire peut-être. Alors elle accorda tout ce qu'on lui demanda.



Phot. Vizzavona

VILLA D'ESTE, A TIVOLI

De ce moment, Etcheverry fréquenta l'Institution Minville, le matin seulement ; le reste de sa journée, il le consacra à l'étude du dessin. Il dessinait avec un rare acharnement ; il ne quittait l'école que pour aller travailler chez lui ; et, le soir, à la lumière, il s'exerçait à faire le portrait de ses camarades : l'Ecole Julien possède la collection de ces œuvres de début.

A quinze ans, tout de même, il lui fallut gagner sa vie, peu ou prou.

Sur les conseils de M. Zo, il peignit alors un grand nombre de tableaux de fleurs et de natures mortes très poussés que de riches compatriotes lui achetèrent.

Enfin, quand il eut vingt ans, son professeur, le jugeant suffisamment

préparé et digne d'affronter la lutte pour l'avenir, demanda à la ville de Bayonne une pension pour permettre à Denis Etcheverry d'aller continuer ses études à Paris.

La pension fut votée.

Le jeune artiste dut songer au départ ; mais pour le provincial, le départ du pays est une affaire aussi importante que coûteuse. Il ne se résigne à aborder les dangers de la grande ville que muni de ce qui fait la force de la vie. Or, la bourse d'Etcheverry était plutôt légère : le premier terme de la pension avait été absorbé par la constitution du menu trousseau. Il fallait maintenant songer à amasser de quoi vivre un trimestre. Heureusement des amis veillaient ; ils intervinrent avec une exquise délicatesse.

Sur leur demande, Etcheverry brossa — et avec quel enthousiasme ! — un im-



DESSIN POUR "NOURRICE ARIÉGEOISE"

mense tableau de fleurs ; ils le mirent en loterie et lui versèrent immédiatement la somme produite par le placement des billets.

Etcheverry arriva à Paris en janvier 1888. Naturellement, sa première visite fut pour le compatriote illustre, pour Bonnat, qui habitait déjà rue de Bassano.



PORTRAIT DE M. GEORGES PLISSON

Le maître l'accueillit avec une amabilité souriante ; il le fit entrer dans une académie de la place Pigalle, où il corrigeait avec Puvis de Chavannes et Roll. Dans cette académie où l'amateur sévissait, le jeune artiste connut pourtant le fils de Chaplin et Paul Dupuy.

Au printemps de 1888, c'est-à-dire moins de trois mois après son arrivée à Paris, Etcheverry tenta le concours de place de l'École des Beaux-Arts ; il fut admis pour six mois. A la rentrée suivante, il se classa premier ; l'établissement de la rue Bonaparte l'accueillit alors définitivement ; mais il n'entra dans un atelier de l'Ecole que lorsque son maître Bonnat succéda à Gustave Boulanger comme professeur. Tout de suite pourtant, il résolut d'affronter tous les concours.

Alors Etcheverry mène la vie parcimonieuse de l'élève qui doit se suffire avec la maigre pension de sa ville natale ; il faut vivre, payer son terme, ses couleurs et la bienvenue aux camarades, et bien d'autres choses encore.

Mais formé par la vie, le jeune artiste puise, au contraire, dans ces difficultés du début, l'énergie qui le pousse toujours plus loin, toujours plus haut.

En 1890, il obtient une médaille de dessin, et, en 1891, il engage le concours de Rome ; finalement, il monte en loge avec le numéro 2, Abel Boyé ayant la première place.



PETIT GROOM POUR LE TABLEAU " UNE ÉLÉGANTE "

Le sujet donné : *Jupiter et Mercure reçus par Philémon et Baucis* (aujourd'hui au Musée de Bayonne) ne sortait pas de la tradition désuète de l'Ecole ; il était bien fait pour mettre en relief les défauts et les qualités de son enseignement. Etcheverry pouvait, en outre, y donner la mesure de son tempérament ; il n'eut garde d'y manquer.

Le jour du jugement approchait ; depuis trois jours les concours étaient exposés dans la grande salle de l'Ecole des Beaux-Arts ; des partis se formaient. A cette époque, les journaux quotidiens, faisant une place aux manifestations d'art, se passionnaient : Etcheverry fut nettement leur lauréat. Le bruit s'en répandit à Bayonne, ainsi que l'atteste cet entrefilet cueilli dans une feuille locale de l'époque :

" C'est aujourd'hui que se décerne le premier grand prix de Rome. A



TÊTE DE CHRIST POUR UNE " MISE AU TOMBEAU "

l'heure où nous traçons ces lignes, il n'est pas possible d'en connaître les résultats. Quels seront-ils ? Peut-être une dépêche nous le dira-t-elle tout à l'heure. En attendant, nous en sommes réduits à faire des vœux pour le succès de notre compatriote Denis Etcheverry.

" Un certain nombre de nos confrères parisiens se livrent à des conjectures assez différentes entre elles, au sujet de l'attribution du prix. *Le Figaro* constate que les compositions des concurrents sont cette année supérieures à celles des précédentes. Il cite comme particulièrement remarquables cinq tableaux, parmi lesquels celui de Denis Etcheverry qui irait, à son avis, de pair avec le meilleur.

" D'après *L'Estafette,* le thème imposé n'a été vraiment compris que par Etcheverry. Notre confrère loue, chez le jeune artiste, la perfection du dessin et l'excellence de la composition. Il le trouve tout désigné pour le grand prix.

" *Le Gaulois* partage ses préférences entre le tableau de M. Capponi et le tableau d'Etcheverry. Sans se prononcer d'une façon catégorique, il semble leur croire un mérite égal. Voici comment il s'exprime à l'endroit de notre compatriote : " M. Etcheverry, élève de Bonnat, tableau remar-
" quable par sa composition. Obtiendra certainement une récompense, malgré
" l'inexpérience qu'il dénote. "

On le voit, les Bayonnais suivaient avec sympathie leur peintre dans sa marche ascendante.

Pourtant, le jury ne lui décerna que le second grand prix.

Mais le bruit fait autour de son nom et la polémique qui suivit le jugement produisirent leur effet. Incontestablement, les amateurs et les écrivains d'art avaient dû convenir qu'ils se trouvaient en face d'un vrai peintre, engagé dans les formules d'école peut-être, mais fort capable de s'en libérer le jour où l'occasion lui en serait offerte.

Mais l'heure ne lui semblait pas venue de se libérer.

Ses camarades se montraient troublés par des manifestations où l'art classique devait subir de rudes assauts. Les polémiques qui s'engageaient autour des œuvres nouvelles d'Henri Martin, et aussi la faveur qui s'attachait à celles de quelques nouveaux venus, comme Gaston La Touche, Charles Cottet, Simon, qui s'étaient développés en dehors de toute influence scolaire, n'étaient pas sans dérouter un peu ceux qui mettaient leur talent et leur tempérament à la discipline de l'école des Beaux-Arts. Et là même, un vent nouveau soufflait sur les esprits ; l'atelier de Gustave Moreau s'imprégnait de cette inquiétude dont beaucoup de ses élèves, le succès venu, ont eu de la peine à se libérer, quand ils s'en sont libérés.



LE MAUVAIS ANGE TERRASSÉ — Dessin ayant servi au tableau de *Saint Michel protégeant une Trépassée*



CROQUIS POUR " LA PLAGE A BIARRITZ "

En outre, la lutte qui s'engageait entre l'armée traditionaliste des Champs-Elysées et la vaillante petite troupe révolutionnaire du Champ-de-Mars, tournait, d'année en année, à l'avantage de cette dernière.

L'apport impressionniste, dédaigné d'abord, voyait augmenter le nombre de ceux qui désiraient en bénéficier.

Etcheverry était le spectateur attentif, mais désintéressé, de ce mouvement ; il se préoccupait surtout d'acquérir un métier solide, avec la pensée de le mettre au service d'un idéal précis, tout en lignes et en couleurs.

Par la suite, et seulement quand il eut bien mesuré les conséquences de son acte, il s'affirma capable de saisir dans sa fugacité l'heure qui passe, et de la fixer en quelques taches évocatrices et sonores, ainsi qu'en témoignent *Un Coup de Vent à Trouville* (1907) et le *Marché à Ségovie* (1902), et aussi toute la série de ces esquisses peintes qui lui ont été de précieux documents pour ses grands tableaux.

Pourtant, en cette année 1891, il se croyait bien à l'abri de toute influence étrangère à l'Ecole.

C'est alors qu'il exécuta ses premiers portraits, et entre autres ceux de MM. de Saint-Priest, Bocher, le comte de Laborde, le comte H. de Beauregard, le comte Florian de Kergorlay et de M[mes] Emmanuel Bocher, Baudon de Jouy, etc.



RECHERCHE D'ATTITUDE POUR " VERTIGE "

Enfin, en 1895, il se décida à envoyer au Salon des Artistes français.

Ses premiers envois : *La Mise au Tombeau* et *Saint Michel protégeant une trépassée,* portent encore l'empreinte de l'École : ils lui valurent une troisième médaille et l'amitié d'Albert Maignan.

Le peintre des *Voix du Tocsin* le fit en effet appeler au moment où il travaillait à un grand plafond : *La Ville de Saint-Etienne présentant à la France les produits de son industrie,* qui décore aujourd'hui la Chambre de commerce de la préfecture de la Loire. Il demanda à Etcheverry de l'aider pour la mise au carreau des figures. Ce travail, tout nouveau, apprit au débutant à s'attaquer pratiquement aux grandes surfaces : cet apprentissage et les conseils qui lui vinrent du maître lui ouvrirent de nouveaux horizons.

Saint Michel, acheté par le baron de Rothschild, fut donné au musée de Troyes.



RECHERCHE D'ATTITUDE POUR " VERTIGE "

Tout en continuant d'être l'élève de Bonnat, il devint aussi celui d'Albert Maignan qui, jusqu'à sa mort, survenue en 1908, ne cessa de l'accueillir comme un membre de sa famille.

C'est vers cette



CROQUIS POUR " NOURRICE ARIÉGEOISE "

époque qu'Etcheverry donne la *Naissance de Pégase,* qui témoigne d'un beau lyrisme de mouvement et de couleurs.

L'année suivante, en 1898, se libérant brusquement de l'étreinte scolaire, rompant avec l'antiquité et la mythologie, il donna cette page automnale d'émotion et de sensibilité que la gravure et la photographie ont popularisée : *Ils ne lisaient plus*. Comme il est d'usage en pareil cas, on loua l'artiste outre mesure, et on le blâma de même.

" *Ils ne lisaient plus,* écrivait M. Henri Rochefort, est une œuvre passionnée, passionnante, et rendue avec passion. C'est délicieusement enveloppé et poétique. "

Et on cria à la littérature, parce que le tableau commentait avec quelque modernisme, le vers de Dante :

Quel giorno più non ai legemmo avanti,

La caricature s'en empara ; la poésie elle-même tint sa partie, ainsi que l'indiquent ces vers rapides écrits par M. Léon Séché au bas du tableau :

Ils s'étaient assis pour lire un beau livre,
Dans un coin du parc, au déclin du jour ;
Mais quel livre vaut le roman d'amour
Que deux amoureux sont pressés de vivre.
Le livre bientôt glissa de leurs doigts :
Leurs regards troublés ne pouvaient plus lire.
Ils s'aimaient ! et comme ils allaient le dire,
Un baiser brûlant leur coupa la voix.

L'œuvre connut le même succès à Lyon, l'année suivante, et la municipalité l'acheta pour la placer au Musée.

Loin de le déconcerter, ce tohu-bohu de louanges et de blâmes ne fit que fortifier Etcheverry dans le désir qu'il avait de se moderniser.

Après ses triomphales *Nounous au Luxembourg* qui lui valent une seconde médaille, en 1899; après sa *Nourrice ariégeoise,* exposée en 1900,

le jury de l'Exposition universelle de 1900 lui décerne une médaille d'argent.

En 1901, l'artiste reparait au Salon avec *L'Elégante* et *Lune de Miel,* achetées par la Société des Amis des Arts, et, en 1902, avec le *Portrait de Mme Gerbault.*

Puis nous arrivons à 1903... Ce fut l'année du *Vertige.*

Sans arrière-pensée, Etcheverry avait réalisé là une œuvre intéressante, d'un rare mouvement et d'une jolie couleur : on pouvait ne pas partager la manière de voir et d'interpréter du peintre, tout en reconnaissant la sincérité de la peinture : quelques critiques affectèrent encore de n'y voir que de la littérature.

Bien mieux, à sa vue, Lucien Descaves parla de pornographie cosmopolite ; Maurice Curnonski lui répondit dans la *Vie Parisienne ;* Sparklet, le spirituel essayiste de l'*Echo de Paris,* lui décocha quelques flèches heureusement mouchetées ; la photographie de l'œuvre s'étala dans toutes les vitrines : ce fut le gros succès de l'année. Mais Etcheverry n'a nullement été ébloui par le résultat un peu imprévu de son effort.

A partir de 1903, son œuvre s'augmenta chaque année d'un tableau nouveau, toujours remarqué : *La Dame en bleu* et *Confidences, Les Loups,* et quelques impressions d'Espagne, car s'il demeure fidèle à ces mondanités dont il exprime si savoureusement la fragile élégance et les puérilités parfois si douloureuses, il n'oublie pas pour elles ses Pyrénées, et cette Espagne qui est la seconde patrie des Basques de France, comme la France est la seconde patrie des Basques d'Espagne.

Dans son atelier de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, il travaille loin du bruit, parachevant lentement et patiemment son œuvre, s'attardant avec joie sur le beau morceau à peindre, à modeler, à rendre vivant.

Par exemple, il conçoit



CROQUIS POUR « LA PLAGE A BIARRITZ »

rapidement : une idée lui est à peine venue que déjà une composition se dégage des couleurs jetées sur une toile minuscule, et ces esquisses vibrantes et sensibles constituent une œuvre à part dans l'œuvre d'Etcheverry.

Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur, en 1906, à l'occasion de l'Exposition de Liége.

Sa vie, semble-t-il, est celle d'un artiste de la Renaissance : favorisé



M. ETCHEVERRY DANS SON ATELIER

par un hasard heureux, il est demeuré fidèle à son passé, fidèle à son Ecole, fidèle à ses maîtres.

Il travaille selon sa conscience, et aussi selon le rêve qu'il faisait tout enfant, alors que, studieux et appliqué, le front barré par le souci, il dessinait avec soin et peignait avec plus de soin encore ces premiers tableaux de fleurs et de natures mortes qui, là-bas, à Bayonne, témoignent d'une volonté qu'il a conservée entière et d'une énergie qui a triomphé de tous les obstacles.

J. VALMY-BAYSSE.



CROQUIS DÉFINITIF POUR LA MISE EN TOILE DE " VERTIGE "

LES CONFIDENCES



Phot Fiorillo

LES LOUPS



VER



Phot. [illegible]

E



SUR LA PLAGE, A BIARRITZ



Phot. Vizzavona

PAYSANS ESPAGNOLS (MARCHÉ DE LÉON)

MARCHÉ A SÉGOVIE



JUPITER ET MERCURE CHEZ PHILÉMON ET BAUCIS (Deuxième Grand Prix de Rome, 1891)



Phot. Vizzavona

JEUNE FEMME AU MANTEAU NOIR



GALANT MESSAGE



SAINT PATRICE CONVERTISS



DEUX NOBLES IRLANDAISES



SAINT MICHEL, PROTÉGEANT UNE TRÉPASSÉE



Phot. Vizzavona

SUPPLICE DE MARSYAS (Concours de Rome 1896)

NAISSANCE DE PÉGASE

Phot. Braun Clément & Cie

ILS NE LISAIENT PLUS...



LES NOUNOUS



NOURRICE ARIÉGEOISE



LE COUP



VENT



PORTRAIT DE Mme P. H.

LISTE DES GRAVURES

PORTRAIT D'ETCHEVERRY, PAR PASCAU

SCÈNE DE PLAGE — ESQUISSE

ÉTUDE POUR "LA COMMUNION DE LA VIERGE"

ESPAGNOLE AU MARCHÉ DE LÉON

VILLA D'ESTE, A TIVOLI

DESSIN POUR "NOURRICE ARIÉGEOISE"

PORTRAIT DE M. GEORGES PLISSON

PETIT GROOM POUR "UNE ÉLÉGANTE"

TÊTE DE CHRIST POUR "UNE MISE AU TOMBEAU"

LE MAUVAIS ANGE TERRASSÉ

CROQUIS POUR "LA PLAGE A BIARRITZ"

DEUX RECHERCHES D'ATTITUDE POUR "VERTIGE"

CROQUIS POUR "NOURRICE ARIÉGEOISE"

CROQUIS POUR "LA PLAGE A BIARRITZ"

M. ETCHEVERRY DANS SON ATELIER

CROQUIS DÉFINITIF POUR " VERTIGE "

LES CONFIDENCES

[illegible]

LES LOUPS

VERTIGE

[illegible]

SUR LA PLAGE A BIARRITZ

PAYSANS ESPAGNOLS (MARCHÉ DE LÉON)

MARCHÉ A SÉGOVIE

JUPITER ET MERCURE CHEZ PHILÉMON ET BAUCIS

JEUNE FEMME AU MANTEAU NOIR

GALANT MESSAGE

SAINT PATRICE CONVERTISSANT DEUX NOBLES IRLANDAISES

SAINT MICHEL PROTÉGEANT UNE TRÉPASSÉE

SUPPLICE DE MARSYAS

NAISSANCE DE PÉGASE

ILS NE LISAIENT PLUS...

LES NOUNOUS

NOURRICE ARIÉGEOISE

LE COUP DE VENT

PORTRAIT DE Mme P. H.

CLICHÉS DE LA MAISON BERTIN & Cie

IMP. LA SEMEUSE, PARIS & ÉTAMPES

